

SYNTHÈSE CAFÉ-PHILO DU JEUDI 18 MAI 2017

L'oubli est-il nécessaire à la vie ?

Une dizaine de personnes pour ce café-philo, et ce qui est le plus appréciable, la présence de trois amies que nous n'avions pas vues depuis un certain temps.

Philippe a rondement mené son introduction (quelques « brèves de comptoir » dit-il modestement) en pointant les problèmes essentiels que nous allons discuter (voir son intro sur le blog).

Christiane nous a rapporté le témoignage émouvant concernant une mère qui ne se relève pas de la mort de son enfant ; souvenir qui la hante jusqu'à en perdre la raison. Comment peut-on oublier ce drame effroyable ? Marie nomme « trauma » ce qui ne peut pas être oublié. On nomme résilience cette faculté à « rebondir », à vaincre des situations traumatiques. Mais s'agit-il d'oubli ? Suzy pose la question du sens de « faire son deuil » ? Émilie pense que « faire son deuil » c'est accepter le fait, l'événement vécu. En somme dit-elle il s'agirait d'un « lâcher-prise ». Mais dans le deuil y a-t-il vraiment oubli ? N'y a-t-il pas dans le deuil une certaine mélancolie qui empêche d'oublier tout à fait ? Mosca pense que le passé laisse une trace et que celui-ci ressurgit en nous. Artiste, Mosca vit sa création comme une (ré)apparition, comme une vision « religieuse », une reconnaissance esthétique. N'y a-t-il pas dans la création un certain dévoilement du réel en sa vérité profonde (« alètheia ») ?

Erwan notre ami breton, nous fit part d'un rêve étrange, mais révélateur : « Je me souviens que je mourais, mais ne mourais vraiment que par ce que l'on m'avait oublié ». C'est la raison pour laquelle sont érigés nos monuments aux morts ; ils disent : « ne les oublions pas » et la commémoration a ce sens-là. Historien, Erwan pense l'histoire comme une réappropriation scientifique du passé. Ce qui est enfoui n'a d'identité que par cette réappropriation, laquelle n'est certes qu'une interprétation, mais qui donne vie et sens à ce qui n'en avait pas. Dans cette même veine, Christine est envoutée par l'identification scientifique faite sur les momies, qui met à jour une identité disparue (ne la fait-elle pas en un certain sens revivre ?). C'est pour cela que nous avons besoin de ces traces pour ne pas oublier nos défunts. Philippe a craint perdre la tombe d'un de ses proches, qui n'était plus protégée par sa concession perpétuelle. Il

est vrai que l'oubli nous menace et contre elle, notre humanité s'est constituée sur cette traçabilité mémorielle. Les rites funéraires sont la marque de notre humanité.

Philippe pense que nos moyens actuels d'investigation scientifique et nos supports techniques sont capables de tout enregistrer, depuis le « Big Bang » il y a 13 milliards d'années, jusqu'à cette saturation que nous apportent tous nos supports mnésiques (les supports numérisés). Philippe, toujours dans sa prospective, voit dans l'usage de ces puissants volumes de données par des machines à mémoriser et à calculer (les « Big data ») un enjeu technique considérable (lire sur internet la critique de Antoinette Rouvroy «La postmodernité des Big Data : aboutissement ou neutralisation de la pensée critique ?»). C'est ainsi que cet homme augmenté, serait le maillon qui nous ouvrirait à ce « transhumanisme » dont Google est le mentor et le financier de ce programme scientifique et techniciste inquiétant.

Il y a du pathologique à vouloir tout mémoriser comme le pense Marie. L'oubli est paradoxalement ce qui donne pouvoir à la mémoire. Elle souligne cette tendance narcissique à vouloir rester jeune à tout prix, c'est-à-dire à ne pas laisser derrière soi ce que nous ne sommes plus. Il faut assumer sa vieillesse, il faut savoir oublier, il faut savoir se projeter vers l'avenir et échapper à ce « jeunisme », modèle obligé que répercutent les médias. L'oubli nous rend à la présence de ce qui est, et il faut reconnaître comme le dit Paul Valéry dans « Le cimetière marin » : « Allez ! Tout fuit ! Ma présence est poreuse, la sainte impatience meurt aussi... ». Et c'est notre chance, car un hypermnésique est aussi malade qu'un amnésique. « Nul bonheur, nulle sérénité, nulle espérance, nulle fierté, nulle jouissance de l'instant présent ne pourrait exister sans faculté d'oubli “ dit Nietzsche (voir texte sur le blog).

J'ai lu pour clore notre soirée quelques passages de cette excellente et troublante nouvelle de Jorge Luis Borges « Funes ou la mémoire » (à lire sur le blog). En voici un extrait :

« Les deux projets que j'ai indiqués (un vocabulaire infini pour la série naturelle des nombres, un inutile catalogue mental de toutes les images du souvenir) sont insensés, mais révèlent une certaine grandeur balbutiante. Ils nous laissent entrevoir ou déduire le monde vertigineux de Funes. Celui-ci, ne l'oublions pas, était presque incapable d'idées générales, platoniques. Non seulement il lui était difficile de comprendre que le symbole générique *chien*

embrassât tant d'individus dissemblables et de formes diverses ; cela le gênait que le chien de trois heures quatorze (vu de profil) eût le même nom que le chien de trois heures un quart (vu de face). Son propre visage dans la glace, ses propres mains, le surprenaient chaque fois. Swift raconte que l'empereur de Lilliput discernait le mouvement de l'aiguille des minutes, Funes discernait continuellement les avances tranquilles de la corruption, des caries, de la fatigue. Il remarquait les progrès de la mort, de l'humidité. Il était le spectateur solitaire et lucide d'un monde multiforme, instantané et presque intolérablement précis. (...) Il lui était très difficile de dormir. Dormir c'est se distraire du monde, Funes, allongé dans son lit, dans l'ombre, se représentait chaque fissure et chaque moulure des maisons précises qui l'entouraient. (...) Il avait appris sans effort l'anglais, le français, le portugais, le latin. Je soupçonne cependant qu'il n'était pas très capable de penser. Penser c'est oublier des différences, c'est généraliser, abstraire. Dans le monde surchargé de Funes il n'y avait que des détails, presque immédiats ».

Le prochain et dernier café-philo avant septembre, aura lieu le **jeudi 29 juin** (à partir de 19h.) sur la « grand pré » devant la Loire et nous fêterons, par un grand banquet (apportez vos pique-niques) et avec de nombreux participants, je l'espère... **les 10 ans du café-philo de La Possonnière**. Il aura pour thème « la famille a-t-elle un avenir ? » et c'est sur un mode comique ou pour le moins léger que nous pourrions tous participer à ce débat.

